

Zeitschrift:	Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]
Herausgeber:	Schweizerische Verkehrszentrale
Band:	32 (1959)
Heft:	4
Artikel:	Trost der Natur
Autor:	Hiltbrunner, Hermann
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-777530

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il n'y en a pas de plus belles, dans toute la Suisse, que celles de la Singine.

La Singine, c'est une rivière encaissée, silencieuse, qui se jette dans la Sarine à Laupen comme, quelques lieues plus bas, sous Aarberg, la Sarine elle-même se jette dans l'Aar. Mais la Singine est aussi toute une province qui commence à la crête de l'Ochsen, du Ganterist et du Kaeseregg, pour finir, s'abaisant des montagnes aux collines et des collines aux herbages plats, par se confondre avec les vastes campagnes de la Nuithonie.

Dans la Singine, on parle l'allemand et l'on est catholique sur la rive gauche, protestant sur la rive droite. Il n'y a pas de ville entre Berne et Fribourg, mais de grands villages disséminés, riches et calmes, qui s'appellent Tavel, Guin, Heitenried, Planfayon, Schwarzenbourg et Neuenegg, d'héroïque mémoire. Le pays est neutre, intermédiaire entre la montagne et le plateau; près et forêts, il est vert et bleu; vergers et forêts, il est couvert de beaux arbres, sapins, hêtres, noyers et chênes, cerisiers et pommiers.

Là-bas, demeure une race forte. Alémannes et Burgondes alémannisés avec, à fleur d'âme, le vieux fond celtique. Les visages ont la couleur de la terre, les membres sont rugueux comme les troncs; les vieilles femmes se nouent des mouchoirs coquelicot autour de la tête; les enfants ont des cheveux de foin, des yeux comme le ciel embrumé. Le dialecte qu'on parle est rude, mais quand les hommes se réunissent et chantent à deux ou trois voix, la nostalgie vous prend au cœur. Presque toutes les plus belles maisons datent du XVIII^e siècle. Le XVIII^e siècle est celui où l'art paysan s'est développé chez nous à côté de l'art patricien; mais l'art paysan est plus original, plus vivant, plus coloré, parce qu'il n'est pas importé et parce qu'il a des racines dans le sol. Ainsi, dans les jardins devant les fermes, les lis martagons, les tulipes jaunes, les oeillets de poète, les oeillets d'Inde bruns et roux, et les capucines, les belles-de-nuit, les campanules blanches, les tournesols énormes comme des disques d'airain. Telles sont aussi les armoires peintes.

Les armoires peintes et les bahuts peints nous montrent, comme des livres d'images, tout ce que voyaient les yeux, tout ce que se représentait l'imagination de cette race. Sur un fond verni, couleur de vieille tuile ou de fu-

mier au soleil, ou bleu pâle, ou crème, les plus simples d'entre elles décorent leurs panneaux de gros bouquets dans des vases à anses rondes; d'autres ont des cannelures, des listeaux, des pointes de diamants; des damiers rouges et noirs imitent la marqueterie; mais les formes ont beau s'efforcer de reproduire les formes citadines: elles demeurent toutes rustiques et le bois, sapin, noyer, cerisier, craque et se fend. Quand la première couche de peinture s'est enfin séchée à l'abri de la poussière, l'artisan, — là-bas, dans les environs de Thoune, ou là-haut, sur les revers du Guggishorn, — l'artisan a pris ses pinceaux. On dirait parfois qu'il a choisi pour modèle une toile de Gênes ou de Jouy. Il a semé le fond de petites fleurs, il a noué d'un long ruban deux branches vertes; sur un perchoir de buis il a perché un perroquet, tel qu'on se représente un perroquet dans les fermes de la Singine: un jabot écarlate, des ailes jaunes, une crête hérissee, une longue queue d'azur. Quand il est plus habile, il s'est appliqué même à des paysages: les toits d'un village dans les arbres, la place de Tavel avec l'auberge et la fontaine, les châteaux de Maggenberg, ou de Heitenried, ou de Burgistein, avec leurs tourelles. Ou encore des personnages: un paysan en habit brun, veste couleur de brique et grand chapeau; une dame en robe à ramages avec un petit chien; un grenadier du régiment des Gardes suisses, présentant les armes.

Le riche paysan qui allait se marier commandait à l'artisan une armoire ou un bahut pour y mettre le trousseau de la promise. Il payait comptant en écus bons de Fribourg ou en florins de Berne, et il emportait son meuble sur son char à échelle. Plus tard, on y empilait des draps rudes et frais, tissés dans les chambres, durant l'hiver, avec le lin ou le chanvre du domaine. Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, les tablards et les tiroirs sentent la lavande.

Les plus belles armoires peintes de la Singine datent de la fin du XVIII^e siècle ou de Napoléon. Elles portent en frise, comme au-dessus des granges, l'année, le monogramme du Christ, noir, surmonté d'un cœur, puis, lettres gothiques, les noms du mari et de la femme, de vieux noms du pays: *Franz Spycher, Magdalena Boschung; Peter Schorro, Margaretha Birnbaum.* GONZAGUE DE REYNOLD

Madre, dolce e severa madre morta, come mai — fra le mille umilissime cure che ti tengono occupata tutto il giorno — trovi il modo di coltivare tanti e così ricchi fiori? A ogni estate che torna, la nostra casa, per quanto modesta, piove sempre più gioia nell'anima del passeggero.

Cantano, da tutte le finestre, il loro festoso inno i gerani. Fra essi pendono qua e là, quasi inebriati del loro stesso profumo, certi garofani di cupo velluto. Sulla ringhiera del poggiolo che sporge dalla facciata, esultano in parecchi vasi, le une erete, le altre inclinate, corolle bianche e rosse. A destra balza in alto un piccolo oleandro: con un sol fiore, roseo. A sinistra un'ortensia spalanca le pupille sul mondo.

Ogni sera, raccolti e riposti i miei fieni, esco sul balcone a bere un sorso di pace. Contempo un momento, levando il capo, le mie montagne di ferro: tremendamente scoscese, eppure, a guardar bene, composte in alto come in armonia di grandi onde. Ascolto il rombo del fiume, laggiù. Poi tendo la mano a qualche foglia, guardo negli occhi ogni fiore. E penso che queste innocenti creature, ben diverse dagli uomini, non mi hanno mai fatto soffrire.

GIUSEPPE ZOPPI

Da *Presento il mio Ticino*, di Giuseppe Zoppi
Istituto editoriale ticinese, 1949

TROST DER NATUR

VON HERMANN HILTBRUNNER

Es ist ein Vorfrühlingstag nach weltalem Muster. Ich tue mich um in meinem Garten; ich arbeite, aber es geschieht ohne Hast. Das hat mich die Natur gelehrt. Die Scharen von Schneeglöckchen, die Schwärme von Winterlingen, die Krokusstufen, die beiden goldenen Hamamelisbüsche — auch sie haben gearbeitet, aber mit jener ungeheuren Gelassenheit, welche die Vorgänge der Natur kennzeichnet. Sie haben sozusagen mit Muße gearbeitet; sie haben sich Zeit gelassen. Und nun stehen sie da und blühen, und man sieht ihnen die Freude an, mit der sie blühen. Wenn ich in meinem Tun innehalte und sie alle nacheinander betrachte (und ich halte sehr oft inne!), so springt ihre Freude auf mich über wie

ein sprühender Funke. Das ist die Zündung. Sie haben mich entzündet; ich brenne vor Freude, und ich merke auf einmal, daß Freude dasselbe ist wie Dankbarkeit – bei den Blumen wie bei mir selbst . . .

In der Nacht kehre ich von einem Spaziergang nach Hause und stehe noch etwas herum, unbekümmert jetzt von der Meisenschar, die mich tagsüber zu umbetteln pflegt. Der Himmel ist bedeckt, kein Stern sendet mir seine Rätsel zu. Eine kleine Pause tritt ein im Lärm dieser Welt. Der Donner der Kursflugzeuge und Züge ist verrollt. Auf einmal strafft sich mein Hals und neigt sich mein Kopf zu besserm Hören: der Waldkauz ruft vom Walde hinter Wältern! Eine Welle paradiesischer Freude rieselt durch meinen ganzen Menschen . . . Was ist dabei, was kann mir diese Eule bedeuten? Oh, sie ist mir, wie die Blumen, ein Stück Natur. Die Blumen, das war sichtbare, riechbare Natur; die Eule in der Nacht ist hörbare Natur. Sie steht mir für alle Tierheit, die nachts umgeht.

Was soll an dieser Natur tröstlich sein? Ist es nicht schon viel, daß ich in Augenblicken der Naturbetrachtung die Zeitung vergessen habe und leibliche Schmerzen nicht bemerke? Daß alle meine Sinne gleichzeitig offenstehen, so offen, daß nichts Negatives in mir sich halten kann? Denn trösten kann nur das Positive. Nur ein Ja kann das Nein aufheben. Freude allein ist Trost.

Wie macht ihr es, ihr Menschen meiner Zeit, ohne die Natur? Wie lebt ihr, was erlebt ihr? Aber ich frage falsch. Niemand ist ohne Natur; sie gehört allen und umgibt alles, umgibt mit Wind, Regen und Sonnenschein, mit Wolkengang, Nebel, Kälte und Wärme auch das abstrakteste Gebäude einer City . . . Jeden Mittag stelle ich meine Glas-Kaffeemaschine auf den Tisch und setze sie unter Strom. Die Bläschen, die über der Heizfläche sich bilden, vergehen und entstehen wieder und blitzen in der Sonne wie Kronjuwelen. Ich nenne diese Edelsteine bei ihren wohltönenden Namen und lächle vor mich hin. Der Bewohner des siebzigsten Stockwerks eines Wolkenkratzers lächelt über dasselbe Spiel, und die Eskimofrau, auch sie lächelt über den Diamanten auf ihrem Pelzärmel, der hervorragt aus einer gewöhnlichen Schneeflocke . . . Jetzt aber ist es bald Mitternacht, und während ich hier sitze und im Lampenlicht meine Hyazinthen anschau, gräßt draußen auf der Wiese ein Maulwurf seine Gänge in einer Welt ohne Licht. Er weiß nichts von seinem Bruder in der Schwarzerde Wohlhyeniens, und es macht mich froh, daß wenigstens ich es weiß. Ich weiß es für ihn.

Ist in dem allem Zusammenhang? Gewiß, da ist Zusammenhang: der große Zusammenhang

aller Dinge. In dieser Nacht kann ich ihn glänzen sehen. Strahlend tritt er mir entgegen aus dem Dunkel dieser Welt – die vielleicht doch so sein soll, wie sie ist? Ich weiß es nicht – und wenn sich nach Mitternacht der Himmel entwölkt hat, der Sirius blitzt und der Mond sich mit jenem farbigen Ring umgeben hat, den man Halo nennt, so weiß ich nicht, ob der Waldkauz dasselbe sieht wie ich. Aber es belastet mich nicht. Alles Nichtwissen wird reinste Glückseligkeit für den, der schaut. Schauen ist Staunen. Mit Staunen beginne die Philosophie, sagte ein alter Griech. Mir scheint, damit beginne die Religion. Im Ahnen des Zusammenhangs aller Dinge wächst sie – nicht zu einem bestimmten Glauben, aber zu Gläubigkeit . . . Ich habe heute die dürren Fruchtstände meiner vielen Nachtkerzen, welche von den Distelfinken schon im Spätherbst geleert worden waren, auszureißen angefangen, aber als ich merkte, daß da und dort noch Samen in den Fruchtbechern klingelten, hörte ich damit auf. Denn die Distelfinken werden bald zurückkommen. Und sie sind Samenfresser. Das war weiter keine große Tat, aber ich wollte den Gang der Natur nicht stören, nicht noch mehr stören, als wir Menschen es schon tun, indem wir leben.

Wer von der Natur auch nur so viel versteht wie mein Buntspecht, der ist inne geworden, daß sie nicht allein aus Güte und Barmherzigkeit besteht, sondern vielleicht ebenso furchtbar ist wie erhaben. Und dennoch wird er sich durch sie getröstet fühlen. Wie ist das möglich?

Der Löwe tötet nur, wenn ihn hungrig. Der Leopard jagt, wenn auch unter Beobachtung etwelcher Listen, nur, wenn er Nahrung braucht. Dem Sperber, der in eine Spatzenschar fährt, geht es um sein eigenes Leben. Alle tierische Eroberung gilt der Ernährung, alle Gewaltanwendung der Selbsterhaltung. Ich habe im ganzen Naturreich bisher nichts beobachtet, was ich der menschlichen Niedertracht gleichsetzen könnte. Ausgemachte Schurkerei kommt nur im Reiche des Menschen vor. Nur menschenmäßiges Verhalten kann Ausbeutungscharakter annehmen. Wo im Tierreich sich Verhältnisse zeigen, die auf Ausbeutung deuten, werden wir sie bald als Symbiose, als eine Vergesellschaftung auf Gegenseitigkeit erkennen.

Aber nun sinkt der Sirius im Südwesten, und ich sehe ihm nach und sage: das ist der Frühling. Der Lampenschein fällt auf meine vielen Blumen und auf die Hamamelisbüschle. Ich hauche auf einen ihrer Zweige und rieche den Wunderduft in der kühlen Nacht. Das Negative in der Natur ist vergessen. Vor so viel Keimen, Wachsen und Blühen vergesse ich, daß auch die Pflanzen,

um zu leben, töten müssen. Sie fressen Erde, sie verschlingen Mineralien, verbrauchen Wasser und stehlen Luft, aber sie schenken alles wieder. Sie machen etwas aus ihrem Raub, sie wachsen, blühen, fruchten, und unsere Freude über sie ist ihr Geschenk, das auf kein Gegengeschenk wartet. Aber beuten sie nicht die Erde selbst aus? Wohl, sie beuten sie aus in der Phase ihrer Entwicklung; in der Phase aber ihres Abbaus fällt alles wieder der Erde zu . . .

Und jetzt diese Stille, diese Nachluft, diese Keimnacht! Einrätselhaftes Glücksgefühl erfüllt mich, und ich lege die Hände ineinander, obgleich ich nicht zu wissen wage, zu wessen Ehre es geschieht. Meine tieffinnliche Freude grenzt an Seligkeit, besteht aus Dankbarkeit. Und ich spüre, daß dieses alles Religion ist und daß nur die Religion des einzelnen den Namen Religion verdient.

Und dann denke ich an alle Menschen, die mit mir leben und die auch, wie ich, allseitig von der Natur umgeben sind, auch wenn sie es nicht bedenken. Und ich wünsche allen, denen die Natur nicht viel zu sagen scheint, daß sie eines Tages deren Trost erfahren. Denn das ist ganz unbestreitbar: sie hat Macht, zu trösten. Und selbst die Ewigmuntern unter uns werden einmal trostbedürftig sein. Dann wären für jeden einige Quadratmeter Erde, einige Blumenzwiebeln und etliche Samen genau so bedeutungsvoll wie das berühmte Huhn im Topf . . .

Und indem ich die Türe schließe und schlafen gehe, fällt mir das Allertröstlichste ein, ein Sachverhalt, der mein Vertrauen auf das Ganze stärkt und mich zuversichtlich stimmt: Ist denn das, was mir als Unnatur erscheint, am Ende nicht auch Natur? Kann es etwas geben, was außerhalb der Natur steht, wenn wir sie zum All erweitern, zum Sein erheben, als Existenz verstehen? Dann wäre der Trost der Natur jedesmal eine Tröstung durch das unmittelbare Sein, und dieses Sein schlechthin, das uns oft verzweifeln macht, enthielte auch gleichzeitig alle Tröstung, auch die Tröstungen der Religion?

Die Natur ist das Unentrißbare; wir können ihr nicht entfliehen. Wir sind Natur mit allem, was wir sind und haben, und wenn uns die Natur außer uns anzusprechen vermag, so ist solches nur darum möglich, weil wir sie selber sind. Wir glauben, etwas verloren zu haben, aber wir haben nichts verloren, wenn wir es merken. Merken wir einen Verlust, so haben wir das Verlorene schon wiedergefunden in unserm Herzen . . .

Eine weltumspannende Stimmung ist über mich gekommen, ein Einsgefühl, eine Getrostetheit ohnegleichen. Ich stoße die Fensterläden meiner Kammer auf und horche noch einmal hinaus in die Nacht –: ein erster Brachvogelruf dringt an mein Ohr. Und nun ist es Frühling geworden.

Vorfrühling über dem Walensee. Blick auf die Churfürsten (höchster Gipfel 2310 m ü.M.). Ihnen vorgelagert liegt der Luftkurort Walenstadtberg. Photo Moosbrugger

Avant-printemps sur le lac de Walenstadt. Vue sur les Churfürsten (leur plus haut sommet: 2310 mètres d'altitude). La station climatique qui domine Walenstadt est située au pied des rochers.



La primavera sboccia sul Lago di Walen. I Churfürsten (la cima più alta tocca i 2310 m s.m.), sui cui fianchi si trova la stazione climatica di Walenstadtberg.

Early spring on Walen Lake, looking towards the Churfürsten Range (highest peak 11,500 ft.). At the foot of these mountains you will find the climatical resort Walenstadtberg.